

Fiction

Numéro 118, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

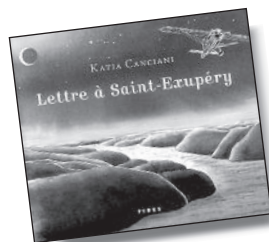
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2010). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (118), 18–27.



Patrick Senécal
HELL.COM

Alire, Québec, 2009, 557 p. ; 32,95 \$

Drogue, sexe et rock'n'roll ? Pas vraiment, non, plutôt drogue, sexe extrême et violences multiples. Pornographie, perversité et fantasmes sans retenue. Tortures et viols. Meurtres et horreurs illimitées. L'enfer, quoi, tel que le suggère le titre *Hell.com*. Pas reposant, Patrick Senécal, écrivain à succès qui aime bien naviguer dans l'épouvante.

Il faut affectionner le genre et vouloir plonger dans un thriller sanglant à souhait. Regarder davantage du côté de *Misery* que du philosophique *Le fléau* (*The Stand*) de Stephen King.

Les adeptes de Senécal apprécieront l'intrigue pour le moins démoniaque et le mélange fascination-répulsion qui alternent sans se démentir tout au long du livre. « Vous croyez que le Diable connaît chacun de ses damnés ? L'enfer est trop vaste, il comporte une multitude d'antichambres. » Les relations qu'entretient le protagoniste et riche homme d'affaires Daniel Saul avec ses parents, son fils, sa copine Marie et son ex – ou alors avec son passé d'enfant gâté – lui donnent une certaine consistance psychologique et humaine. « Son esprit devient confus, il ne combat plus la douleur, ni l'humiliation, ni l'horreur. »

Auteur de romans – une dizaine entre 1994 et 2009 –, de nouvelles et de scénarios, Senécal connaît aussi l'adaptation de quelques-uns de ses livres au cinéma, dont *Sur le seuil* d'Éric Tessier (2003). Du même réalisateur, le *5150, rue des Ormes* est sorti sur les écrans en octobre 2009, divisant les

critiques. L'adaptation que le réalisateur Podz a fait du roman *Les sept jours du talion* a notamment été présentée au dernier Festival du film de Sundance, en janvier dernier, remportant un bon succès, dit-on.

Patrick Senécal est né en 1967 à Drummondville et a déjà été maintes fois primé ou nommé : prix Saint-Pacôme du meilleur roman policier québécois (2007), prix Masterton pour le roman francophone (2006) ou nomination au prix du public du Salon du livre de Montréal (2007).

Michèle Bernard

Katia Canciani
LETTRE À SAINT-EXUPÉRY

Fides, Montréal, 2009, 70 p. ; 22,95 \$

Il est des textes qui s'inscrivent entre les genres de la littérature. Dans un moment de doute sur elle-même, Katia Canciani a choisi d'inviter Antoine de Saint-Exupéry à s'asseoir avec elle à la terrasse d'un café, pensant qu'il était le seul qui puisse la comprendre et la conseiller. Et Saint-Exupéry a accepté.

Cette *Lettre à Saint-Exupéry* n'est donc pas une lettre ni un monologue car le célèbre aviateur-écrivain répond aux nombreuses interrogations de son interlocutrice. S'ensuit un touchant texte dans lequel Canciani tente de faire le point sur son vécu et sur ses choix de vie.

À l'époque de l'écriture, elle avait publié un très beau roman, *Un jardin en Espagne* (David, 2006), deux ou trois ouvrages pour la jeunesse et s'engageait, difficilement, dans l'écriture d'un second roman, publié

en 2009, aussi intéressant que le précédent tout en étant fort différent (*178 secondes*, David).

« Vivre, c'est naître lentement », lui confie Saint-Exupéry en citant un extrait de *Pilote de guerre*. Et elle de constater qu'elle « [s]'éveille chaque jour un peu plus ». Reprenant le cours de sa vie, elle lui raconte comment elle est devenue pilote et sa passion pour le vol, les difficultés reliées au fait qu'elle était la seule femme pilote dans sa compagnie, son choix de la maternité en assumant son rôle de mère de trois filles, ce dont elle est fière mais qui lui coûte sa licence, et sa découverte de l'écriture, elle qui se définit comme « auteure » tout en souhaitant devenir « écrivaine ».

D'anecdotes en pensées, le lecteur rencontre, en même temps que Saint-Exupéry, une femme sensible qui écrit fort bien et qui chemine lentement vers elle-même, cherchant « à rejoindre la petite fille qu'[elle a] été » afin de mieux comprendre le sens de sa vie.

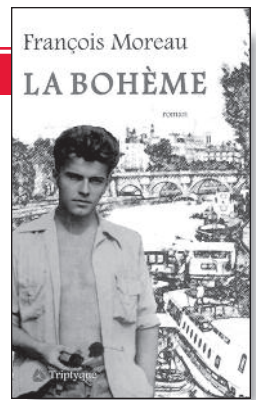
Elle qui a déjà rêvé, petite, d'être peintre mais qui n'a jamais osé, illustre son livre d'aquarelles qui ponctuent son texte. Mais contrairement au caractère naïf des dessins de Saint-Exupéry dans *Le petit prince*, ses tableaux sont d'un délicat réalisme.

Douceur et tendresse, charme et délicatesse habitent cette œuvre qui, tout en traçant le portrait de son auteure, nous invite à redécouvrir l'œuvre de Saint-Exupéry.

David Lonergan

Gilles Archambault
NOUS ÉTIIONS JEUNES ENCORE
Boréal, Montréal, 2009, 163 p. ; 19,95 \$

Pierre-André est un écrivain septuagénaire qui n'a pas publié de roman depuis cinq ans. Il est un « vieil homme », comme il se qualifie lui-même, et il est conscient que sa vie tire à sa fin. Il vient d'ailleurs d'apprendre la mort de Maxime, qui a été son meilleur ami. Pourtant, c'est l'homme qui lui a jadis ravi sa femme, Marthe. Mais il ne leur en a jamais vraiment voulu, ni à l'une ni à l'autre, pour cette trahison. À preuve, il a accueilli Marthe à bras ouverts quand elle lui est revenue, après quelques années. Jusqu'à ce qu'elle le quitte à nouveau, mais pour vivre seule cette fois-ci. La présence de sa fille Éloïse a sans doute compté pour



Premier roman

Le parcours personnel de François Moreau, tel que décrit en quatrième de couverture, ressemble à celui du personnage central du livre, qui s'appelle d'ailleurs François.

L'auteur a le mérite de s'être bâti une vie trépidante, digne d'être racontée, susceptible d'intéresser, de faire rêver la moyenne des gens qui se trouvent plutôt dans un quotidien où le travail, la famille, l'accumulation de biens, de responsabilités, d'attaches, constituent un lot considérable qui suffit à meubler l'existence.

Faire partie de la bohème, la troupe de ceux, en général des artistes, qui marchent en dehors des sentiers, c'est faire un choix tout en ayant l'air de refuser d'en faire. C'est un concept abstrait, une affaire de jeunes, de fous, de pauvres, d'idéalistes, vu de l'œil de ceux qui n'en sont pas.

Telle que présentée par François Moreau, la bohème, c'est une recherche incessante de sens, une odeur persistante de large, une histoire de vie à construire, de gens à rencontrer. Ce sont des aventures amoureuses à vivre avec toute l'intensité de la jeunesse, en prenant le risque que l'amour meure en cours de route, dans le corps d'une femme magnifiquement malade, et renaisse dans le regard d'une autre, toujours la même au fond.

De Montréal à Bruxelles, à Paris, à Londres, à Madrid ; d'un port à une gare, à une station de bus ; du dessous d'un pont à une chambre de bordel, à un hôtel sordide ; d'une connaissance à un contact, à un agent, à un ami ; d'une satisfaction animale à une relation torride, à un amour passionné ; de l'indifférence sentimentale à l'inquiétude morbide ; de la pauvreté à l'aisance ; de l'essai à la réussite ; du bonheur parfait au malheur profond ; la bohème de François Moreau est un voyage à faire, en bonne compagnie, main dans la main de celui qui, revenu au Québec, nous donne romans, pièces de théâtre et surtout, nous communique le goût du voyage et de la découverte humaine, si précieux à l'écriture.

Réjeanne Larouche

François Moreau
LA BOHÈME
Triptyque, Montréal, 2009, 189 p. ; 19 \$

beaucoup dans la sérénité avec laquelle Pierre-André a accueilli le départ de Marthe et de Maxime. S'il a conscience de ne pas avoir été un très bon mari, il s'est certainement montré un meilleur père.

Lorsqu'il apprend le décès de Maxime, il se rend chez son ex-épouse afin de la reconforter, ou à tout le moins de l'accompagner en cette journée particulière. Ce sera l'occasion pour eux de se remémorer de bons moments de leur existence, comme de moins bons. Des étapes de leur vie commune ainsi que des épisodes auxquels Maxime a participé. Éloïse, qui se présente elle aussi à l'appartement de sa mère, participe également à cet exercice de remémoration. Et Philippe, un jeune écrivain ami et admirateur de Pierre-André est là, virtuellement, dans la pensée de celui-ci.

Les lecteurs de Gilles Archambault savent à quoi s'attendre quand ils ouvrent l'une de ses œuvres. Bien que les protagonistes ne soient pas les mêmes d'un roman à l'autre, on a tout de même l'impression qu'un ami poursuit, sur le ton de la confiance, une conversation déjà entamée lors d'une précédente rencontre. Une conversation dans laquelle il se raconte et fait part de ses angoisses, de ses faiblesses. On comprend que, comme l'estime Pierre-André dans *Nous étions jeunes encore*, « [l]'enfant qu'il avait été, l'homme qui en était résulté, [on] aurait pu en trouver la trace dans les romans plus ou moins autobiographiques qu'il avait publiés ».

Les lecteurs assidus de Gilles Archambault retrouveront avec plaisir dans ce nouveau roman l'ambiance à laquelle ils sont habitués. Quant à ceux qui n'ont pas encore découvert cet écrivain québécois un peu méconnu, ils pourraient être agréablement surpris.

Gaétan Bélanger

Céline Guichard
MUM
Marchand de feuilles, Montréal, 2009,
113 p. ; 19,95 \$

Céline Guichard est française et vit à Angoulême, une petite ville renommée pour son important festival de bandes dessinées. L'auteure a derrière elle un parcours en art visuel et ses œuvres ont déjà illustré les pages couvertures de deux ouvrages édités

par le Marchand de feuilles. *Mum*, un court roman graphique, présente le récit d'une enfance marquée par la possessivité excessive d'une mère. C'est le premier livre publié par l'auteure.

Mum vient de donner naissance à une petite fille. Elle la nomme Désirée. Comme s'il s'agissait d'une poupée, de façon malsaine à la dorloter. Elle éprouve un plaisir maniaque à la coiffer et à la peigner, elle se montre complètement obsédée par la chevelure de l'enfant. Elle se donne énormément de peine à lui prodiguer divers soins capillaires. En quelque sorte, Désirée se présente telle une enfant-objet, victime de la démesure d'une génitrice omnipo-

tente. Désirée endure ce calvaire jusqu'au jour où elle parvient à un âge lui permettant de s'opposer à sa mère et de refuser le statut auquel elle se voit contrainte depuis sa naissance. Pour remplacer le poupon devenu trop récalcitrant, Mum adoptera un chien. Désirée, elle, prendra la clé des champs par le rêve et l'imagination.

En quatrième de couverture, cette histoire à la fois simple et exubérante est décrite comme un « conte cruel imprégné de beauté ». En fait, l'intérêt premier de ce livre se situe sans doute sur le plan pictural, car c'est avec maîtrise que Guichard propose un véritable choc visuel. Les couleurs sont criardes et opèrent un effet chromatique parfaitement communicatif. De son côté, le



dessin se montre tout aussi expressionniste. Les personnages sont représentés laids et hideux, la mère est dessinée obèse et son visage est inharmonieux. L'enfant également n'a rien du joli chérubin. Les sentiments tordus de Mum sont illustrés par des traits sinueux. À certaines pages, des serpents sortent littéralement de son corps. Pas de lignes gracieuses ici, mais plutôt des coups de crayon nerveux et hachurés qui rendent parfaitement compte d'un univers fictionnel aux limites de la perversité.

Louis-Martin Savard

Alain Beaulieu

TERRES AMÈRES

TEXTES POUR LE THÉÂTRE

**Québec Amérique, Montréal, 2009,
251 p. ; 24,95 \$**

Alain Beaulieu, professeur et romancier, aborde cette fois-ci l'écriture dramatique, publiant deux pièces de théâtre dans son livre *Terres amères*. Ce titre rappelle la mère, celle qui berce son enfant, mais aussi la terre qui nous porte, avec toutes nos amertumes d'êtres humains.

Materna, la première des deux pièces, met en scène quatre personnages qui nous livrent des dialogues remplis de réalisme, où la vérité est poignante. La difficulté d'accepter notre beauté tout comme notre laideur d'hommes et de femmes ordinaires en est un des thèmes. Dans ce drame familial de bébé secoué, pour lequel la mère de l'enfant décédé est emprisonnée, à tort ou à raison, selon la lecture qu'on en fait, on trouve aussi toute la tragédie humaine de ceux qui se sentent délaissés, et de ceux qui

jouent à l'autruche au lieu d'affronter leur réalité. Après la sortie de la mère du pénitencier, le dénouement de la pièce est surprenant, d'une humanité déchirante. Sa jeune sœur et son (ex-)petit ami l'accueillent, troublés, chacun possédant sa propre vision du drame qui s'est joué il n'y a pas si longtemps, dans un petit appartement où le berceau de l'enfant disparu trône encore.

Tant pis, seconde œuvre de ce livre, traite de la séparation d'un couple, et du même coup de deux enfants. Encore une fois, deux réalités s'affrontent, deux parcelles d'un tout, bien gardées dans l'esprit de chacun. La réunion familiale est douloureuse, voire impossible, entre cette mère et sa fille qu'elle a abandonnée très jeune, et entre son mari et le fils que la mère a eu peu après la séparation, et qui n'a jamais connu son père jusqu'à un drame dont il est l'auteur. La mère a vécu avec le fils, le père avec la fille. *Tant pis*, c'est tant pis pour tous les choix erronés, mais inévitables, et toutes les conséquences non assumées qui en découlent.

Dans les deux œuvres, l'inéluctable chemin de la vie se fait, la conscience reprend ses droits... On perçoit que chaque vérité est toujours celle d'une perception. Dans *Materna*, le doute plane sur la culpabilité de la mère ; dans *Tant pis*, on interroge la pertinence des secrets entretenus dans la volonté de protéger. À trop vouloir protéger, il arrive que l'on blesse. La question est lancée : sur quoi se fondent nos perceptions d'un drame ? Une œuvre qui nous laisse avec un regard aiguisé sur la société et sur les êtres humains qui la composent.

Mélanie Rivet

Dirk Wittenborn

LE REMÈDE ET LE POISON

**Trad. de l'américain par Josée Kamoun
Seuil, Paris, 2009, 418 p. ; 34,95 \$**

Avec *Le remède et le poison* (*Pharmakon* en anglais), Dirk Wittenborn signe un cinquième roman qui tient à la fois du thriller, de la saga familiale, du récit autobiographique et qui décline sur plusieurs décennies les liens que les membres de la famille Friedrich vont développer avec les substances qui permettent de réparer les blessures de l'âme.

En 1951, quand débute le roman, William T. Friedrich est un jeune marié heureux, père de quatre enfants et un brillant spécialiste de la psychométrie. Enseignant à Yale, il est passionné par la chimie du cerveau et rêve de mettre au point la pilule du bonheur. L'occasion lui en est offerte quand une collègue, Bunny Winton, l'informe de l'existence d'une plante de Nouvelle-Zélande, le *gai kau dong*, censée posséder des vertus exceptionnelles pour redonner le bonheur aux esprits affligés. Ayant réussi à se procurer des spécimens de cette plante miracle, ils décident tous les deux d'en mesurer les effets réels sur des cobayes humains.

Parmi les volontaires se trouve un jeune surdoué aux idées suicidaires, Caspar Padrak. Après l'absorption de l'extrait de *gai kau dong*, Padrak voit sa vie transformée du tout au tout. Mais, alors qu'il est au faite d'une réussite sociale fulgurante, et pour des raisons qui resteront inexplicables jusqu'à la fin du roman, il tente de tuer William après avoir assassiné sa collègue Bunny. La police lui mettra la main au collet et l'enfermera dans un asile psychiatrique. Toutefois, au terme de l'aventure, la famille Friedrich aura perdu un de ses membres.

La deuxième partie du roman s'ouvre au moment où Zach, le cadet des Friedrich, entreprend de raconter le parcours qui l'a mené des ruisseaux de pêche de son enfance à la cure de désintoxication de cocaïne de sa quarantaine. Né dans l'ombre d'un mort, il n'arrive pas à trouver ses marques dans le monde qui l'entoure malgré ses succès d'écrivain. Mêlée à l'histoire de ses tâtonnements douloureux, la destinée plus ou moins heureuse de ses frères et sœurs nous est donnée par bribes. Le roman se clôt sur l'image d'un père déçu,

sans être amer, qu'aucun de ses enfants n'ait atteint les objectifs auxquels il espérait les voir arriver.

En dépit d'emprunts trop voyants à John Irving dans la première partie, d'une intrigue qui peine à trouver son souffle dans la seconde et malgré une tendance parfois à forcer le trait, le remarquable talent de conteur de Dirk Wittenborn rachète amplement ces faiblesses. Avec verve, ironie et causticité, *Le remède et le poison* parle des regrets et des tristesses de l'existence, sans s'engluer dans le lyrisme ou le pathos. C'est là la marque d'une plume fine. Un plaisir de bout en bout.

Yvon Poulin

Sous la dir. de Bruno Roy
Illustré par Diane Dufresne
LES CENT PLUS BELLES CHANSONS
DU QUÉBEC
Fides, Montréal, 2009, 225 p. ; 49,95 \$

Ce livre de grand format contient les paroles – sans les partitions – de cent chansons québécoises ou traditionnelles choisies par Bruno Roy (1943-2010), auteur respecté et spécialiste de la musique d'ici depuis plus de trente ans (souvenons-nous de son excellent *Panorama de la chanson au Québec*, Leméac, 1977). On y reconnaîtra en ordre chronologique les textes de plusieurs de nos « classiques » : « Quand les hommes vivront d'amour » de Raymond Lévesque, « Sur l'perron », une chanson interprétée par la jeune Dominique Michel, puis « Frédéric » de Claude Léveillée, « Mon pays » de Gilles Vigneault, « La Manic » de Georges Dor, « Lindberg » de Claude Péloquin, interprétée par Robert Charlebois, et plusieurs autres. Je me réjouis de trouver ici

Fragments du monde (la suite)

Après *Mercredi soir au Bout du monde*, Hélène Rioux convie de nouveau ses lecteurs à suivre ses personnages dans son deuxième tome des *Fragments du monde*. Et encore une fois, ils seront séduits par l'habileté et la finesse de la toile que Rioux tisse d'un bout à l'autre des treize chapitres d'*Âmes en peine au paradis perdu*.

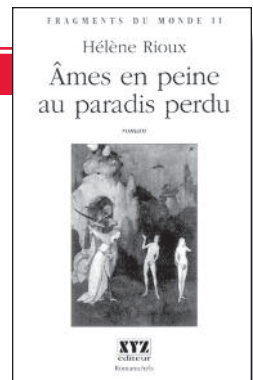
Cette fois-ci encore, tout commence au restaurant Au Bout du monde, trois mois après la mort tragique de Doris qui clôt *Mercredi soir au Bout du monde*. En ce 21 mars, le solstice du printemps ressemble plutôt à une morne journée hivernale, les employés et les habitués du petit restaurant ont l'âme en peine, et Julie, la nouvelle serveuse, essaie à la fois d'enterrer la Jenny d'autrefois et d'oublier Stéphane. Certains attendent : Concha, des nouvelles de Fédor ; Eva, son départ contesté pour la Floride ; François, une lettre de Stéphane, qui ne viendra jamais. D'autres espèrent : Béatrice, qui se rend à un rendez-vous ; Andy, entiché d'un beau Russe ; Ernesto Liri, en route vers sa ville natale. Tandis que Daphnée, la blonde aux yeux bridés, participe à une émission de télé-réalité, son père et sa deuxième femme vivent en plein désarroi depuis la disparition de Fanny. Et Victoria, la célèbre critique culinaire, termine à Montréal son périple autour du monde...

En toile de fond de ce second fragment du monde, Hélène Rioux multiplie les clin d'œil au grand écrivain italien Dante Alighieri et à son œuvre. Un Dante, toujours aussi vertueux dans cet autre monde où le voilà obligé de côtoyer Sade qui, lui, l'est toujours aussi peu, d'ailleurs susceptible et mécontent d'apprendre que l'enquêteur d'une série policière télévisée porte le même prénom que lui !

Il n'est pas indispensable d'avoir lu *Mercredi soir au Bout du monde* pour apprécier cette nouvelle publication de l'écrivaine et traductrice littéraire. On referme cependant *Âmes en peine au paradis perdu* avec non seulement le goût de le reprendre aussitôt pour repérer les traces du fil qui se dévide en reliant cet étonnant univers romanesque mais aussi de lire ou de relire le premier roman-gigogne d'Hélène Rioux. Et, bien sûr, on attend les récits du solstice d'été de *Fragments du monde III*...

Linda Amyot

Hélène Rioux
FRAGMENTS DU MONDE II
ÂMES EN PEINE AU PARADIS PERDU
XYZ, Montréal, 2009, 278 p. ; 25 \$



hamac-carnets vous propose de nouvelles destinations

Passion Japon, 190 PAGES, 19,95\$, ISBN 978-2-89448-618-4

J'écris parce que je chante mal, 210 PAGES, 19,95\$, ISBN 978-2-89448-607-8

Passion Japon, en plus d'aller au-delà des idées reçues, est le compagnon idéal pour mieux connaître les diverses facettes de ce pays fascinant.

J'écris parce que je chante mal nous amène à la rencontre de personnages esseulés, qui, pour la plupart, ont abandonné la partie et se laissent porter par un courant de fond qui suffira parfois à les rendre sincèrement heureux.

Visitez notre nouveau site Internet : **Hamac.qc.ca**

Membre de l'ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES



les textes de « Marie-Hélène » de Sylvain Lelièvre, de « Mes blues passent pus dans porte » de Pierre Huet pour Gerry Boulet, mais aussi d'indéniables succès de la radio, comme « Quelle belle vie », unique chanson à succès de Gilles Rivard (disparu prématurément), ou encore « Aimes-tu la vie comme moi ? » de Boule Noire. Les transcriptions sont intégrales : « Ça boé de la robine pis ça r'garde les vitrines » (dans « Les pauvres » de Plume Latraverse).

On peut comprendre que c'est la qualité des textes, plus que la musique, l'interprétation ou le succès d'une pièce qui ont servi de critères dans le choix opéré. Ainsi, l'auteur a retenu « La Gaspésienne pure laine » de La Bolduc, et non sa célèbre turlutte « J'ai un bouton su'l bout d'la langue ». Toutefois, la sélection devient discutable après 1965 ; j'aurais certainement inclus « Gens du pays » de Gilles Vigneault, « Qu'est-ce que ça peut ben faire » de Jean-Pierre Ferland et « Si Dieu existe » de Claude Dubois. La musique pop des années 1960 reste un peu négligée ; pourquoi ne pas reconsidérer « Blue jeans sur la plage » de Claude Domingue et Louise Rousseau pour les Hou-Lops ? Une chanson si inoubliable que l'on croirait presque qu'il s'agit d'une traduction d'un succès américain. Et on ne trouve rien ici de Lynda Lemay... Pourquoi cet oubli ? Bruno Roy nous invite par ailleurs à découvrir quelques belles chansons méconnues, comme « Les enfants d'un siècle fou » de Francine Hamelin et Marie-Claire Séguin.

Je crois que le principal problème de ce florilège réside dans l'exigence d'équilibre qui demeure implicite dans ce genre d'an-

thologies : à vouloir représenter équitablement toutes les époques et ne pas accorder trop d'espace à certains paroliers pourtant plus grands que nature, on a mis ici sur le même pied des artistes émergents (regroupés dans les 30 dernières pages) et des pionniers d'envergure internationale, comme les Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Robert Charlebois, Jean-Pierre Ferland et Michel Rivard, qui sont restés inégalés. Pour ma part, j'aurais certainement doublé la présence de ces derniers, quitte à restreindre celle accordée à la nouvelle génération.

Yves Laberge

Silvio Huonder
ADALINA

Trad. de l'allemand par Dina Regnier Sikirić et Nathalie Eberhardt

La dernière goutte, Strasbourg, 2009, 285 p. ; 35,95 \$

Nouvellement diffusée au Québec par Édi-press, La dernière goutte « aime le verbe, les mots, ce qui *claque*, ce qui *fuse*, ce qui *gifle* et qui *griffe* et qui *mord* » et se spécialise dans la défense de « textes aux univers forts, grotesques, bizarres ou sombres », pour reprendre les termes de la page d'accueil de son site. Si les neuf autres titres publiés par la petite maison d'édition strasbourgeoise sont aussi intéressants qu'*Adalina* de Silvio Huonder, ça promet.

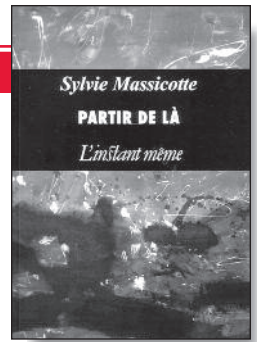
Ni grotesque ni bizarre cependant, *Adalina* raconte une histoire d'amour et de culpabilité. Celle que porte le narrateur, Johannes Maculin, depuis près de vingt ans. Installé à Berlin depuis de nombreuses

années, Johannes, un illustrateur à la pige, doit refaire un contrat. Son client lui a laissé le week-end pour illustrer la jalousie, tâche dont il n'arrive pas à s'acquitter. Sur un coup de tête, il prend le train pour Zurich et se rend dans le petit village suisse où vivent toujours ses parents qu'il n'a pas revus depuis son départ soudain à dix-huit ans. Au fil de ses déambulations sur les traces de sa jeunesse, Johannes se rappelle son grand-père qui parlait le romanche, ses camarades d'école dont Wullshleger avec qui les relations ont toujours été troubles et empreintes d'une certaine rivalité, son oncle Fons qui possédait une petite porcherie en haut de la montagne, et surtout sa cousine Adalina. Mais ses souvenirs réveillent aussi des sentiments de plus en plus lourds, torturants qui trouveront leur dénouement sur cette montagne suisse où tout a commencé...

Scénographe, metteur en scène, dramaturge, scénariste et écrivain, Silvio Huonder vit à Berlin. Né à Chur en Suisse, il dirige également un atelier d'écriture à l'Université de Berne. Paru à l'origine en 1997 et réédité en 2009 en Allemagne, *Adalina*, premier roman de Huonder traduit en français, démontre une maîtrise remarquable. Au fur et à mesure que le lecteur suit Johannes Maculin dans le dédale des ruelles de la petite ville suisse au cœur des montagnes, il sent monter une tension de plus en plus prégnante qui oscille sans cesse entre les événements dramatiques du passé et un immédiat qui dérape. De façon très habile, l'auteur effectue de constants allers et retours entre passé et présent jusqu'à la scène finale, douloureuse, qui boucle le parcours de son personnage.

L'écriture de Silvio Huonder, moderne et vive, est bien rendue par la traduction avec, pour seul bémol, ces étonnantes coupures dans le rythme des monologues ou des dialogues indirects (par exemple : « Dans le ciel il y a, dit Fausch, des trous noirs » ; « Quels dieux, dit-il, sur la montagne » ; « Je reviens, dit Maculin, plus tard » ; « J'me, dit-il, sens mal »). Effets stylistiques que les traductrices ont respectés ou héritage de la structure de la langue allemande peut-être ? On ne sait trop, mais la lecture en est quelquefois désarçonnante. Il s'agit là cependant d'un très minime bémol pour un roman d'une grande force dont les images, saisissantes, nous happent et nous poursuivent.

Linda Amyot



Un cinquième recueil

Yannick Haenel

JAN KARSKI

Gallimard, Paris, 2009, 188 p. ; 31,50 \$

Dans *Jan Karski*, Yannick Haenel rappelle la mémoire de Jan Koziielewski, passé à l'histoire sous son nom de résistant et qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, servit d'agent de liaison entre la Résistance et le gouvernement polonais en exil. Dans son livre, Haenel s'intéresse surtout à ses efforts pour mettre fin à l'extermination des Juifs en Pologne.

Son ouvrage, un hybride entre compte-rendu et fiction, se divise en trois parties. La première résume l'entretien que Koziielewski/Karski a accordé à Claude Lanzmann pour son film *Shoah* dans lequel il raconte sa visite clandestine du ghetto de Varsovie en 1942. La seconde relate ses activités de résistant, ses emprisonnements, ses évasions, sa torture par la Gestapo, sa fuite à Londres et ses efforts pour faire connaître au monde libre le sort qui était réservé au peuple juif.

Dans la troisième partie, Haenel recourt à ce qu'il appelle « l'histoire intuitive » pour nous plonger dans la conscience de Karski. Le discours qu'il lui prête sur la culpabilité, individuelle et collective, sur le poids et la nécessité du silence, sur l'omniprésence du mal et le sens de la foi ou sur les malheurs d'une Pologne toujours perdante est brillant, pénétrant et, sans doute, fondamentalement juste. Alors pourquoi cette impression que tout cela sonne faux ?

Peut-être parce que l'homme d'action des deux premiers chapitres s'accorde mal avec les méditations rétrospectives imaginées par Haenel. En outre, la relation caricaturale de la rencontre de Karski avec

Le cinquième recueil de Sylvie Massicotte réunit des nouvelles où partir rime avec rupture, vieillissement, mortalité et deuil. Il ne s'agit pas ici de la frénésie qui accompagne le départ pour un voyage, mais plutôt de la douleur de voir les autres vieillir puis partir, ou encore du constat que certains désirs puissent disparaître dans un univers qui se fissure entre les êtres. À partir de là, que reste-t-il ?

Si, comme l'écrit l'auteure dans l'étonnante nouvelle « Le vrai du faux », « [p]artir est un mot si court... Un mot plein. Une valise éclatée sur un tapis roulant d'aéroport », il ne semble pas étonnant que les personnages tentent d'échapper à des ruptures qui les déchirent. À travers les non-dits qui portent une charge émotive, que ce soit des malaises, des souhaits ou des regrets, les personnages cherchent à éviter une situation dans laquelle ils seront bientôt projetés, à fuir un ailleurs ou un futur dans lequel ils ne se trouvent pas encore. Partir de là et non d'ici. Pensons par exemple à la fille, dans la première nouvelle du recueil, « Puisque c'est comme ça », qui constate, une fois son père décédé, que sa mère vieillit et qui paraît porter le deuil de sa famille au complet, ou encore à cette autre femme, dans la dernière nouvelle, « La petite pièce », qui raconte au psychologue son expérience au salon funéraire devant sa mère inerte, voyant celle-ci pour la dernière fois ; un recueil qui du début à la fin plonge dans le deuil.

Pour tenter de donner sens à leur vie, et aussi pour ne pas basculer dans la folie, la passion ou la déraison, certains personnages choisiront de se rattacher aux petits objets, comme la boîte de cigares, dans « Là-haut », qui rappelle au protagoniste quelques souvenirs d'enfance. D'autres, au contraire, largueront les amarres comme cette femme qui laisse tout pour partir avec un ancien amant de voyage dans « Roberto », récit dans lequel on appréciera l'apparition surprenante du destinataire à la toute fin, donnant sens aux guillemets qui encadrent la nouvelle.

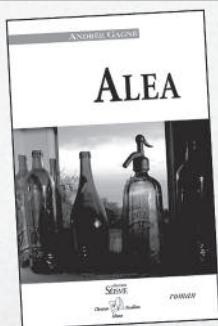
Bref, ces vingt courtes nouvelles, livrées dans une écriture fidèle à celle que l'on connaît de Massicotte, mettent en scène une fois encore de petits moments réels et simples, où les êtres sont bouleversés par la fragilité de l'instant et l'aspect fugitif de l'existence.

Nicolas Davignon

Sylvie Massicotte

PARTIR DE LÀ

L'instant même, Québec, 2009, 77 p.; 14 \$



Andrée Gagné

ALEA

L'auteure des recueils *Mikado* et *Eaux-vannes* nous propose dans ce tout nouveau roman une tentative de reconstitution de mémoire personnelle et d'identité. Au terme d'un long processus de guérison, les éléments du passé sont récupérés, nettoyés, exorcisés.

« Jeanne avait de la difficulté à faire des séquences sur le film de sa vie. Tout se mélangeait. Sa mémoire avait imposé et, tant bien que mal, elle essayait de reconstruire le puzzle. Elle savait que pour s'en sortir, elle devrait tout se rappeler. »

978-2-923438-28-3

roman

18,95 \$



Christian Feuillette, éditeur

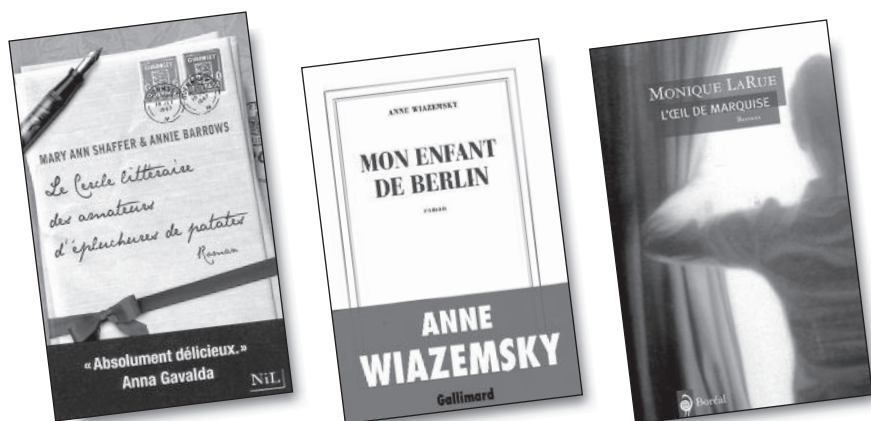


collection
SÉISME

www.feuillette.ca

www.diffusionchf.ca

roman, biographie romancée



Roosevelt, son dialogue imaginaire avec le tableau de Rembrandt, *Le cavalier polonais*, censé représenter l'âme de la Pologne, les références ponctuelles à Schoenberg ou à Kafka paraissent relever davantage de la sensibilité de l'auteur plutôt que de celle de son personnage.

L'histoire de Jan Kozielowski valait mille fois d'être racontée et le livre de Haenel mérite d'être lu pour l'élégance de sa plume, l'acuité de son regard et pour ce qu'il dit de la souffrance oubliée de la Pologne. Mais, pour rencontrer le vrai Jan Karski, il faudra sans doute lire le récit que lui-même fit de sa vie de résistant dans *Mon témoignage devant le monde, Histoire d'un État secret*, paru chez Point de mire en 2004.

Yvon Poulin

Mary Ann Shaffer et Annie Barrows
LE CERCLE LITTÉRAIRE
DES AMATEURS D'ÉPLUCHURES
DE PATATES

Trad. de l'américain par Aline Azoulay-Pacvon

Nil, Paris, 2009, 391 p. ; 29,95 \$

Les éditions Nil occupent un créneau populaire dont les livres font recette. L'un des derniers titres parus, *Le Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates*, ne fait pas exception à la règle. Le roman emprunte la forme épistolaire et relate la vie d'une petite communauté anglo-normande habitant l'île de Guernesey durant l'année ayant suivi la fin de la Deuxième Guerre mondiale à travers l'échange de lettres entre le personnage

principal, Miss Juliet Ashton, son éditeur, la sœur de ce dernier et les habitants de l'île qui forment ce curieux cercle littéraire qui a vu le jour de manière pour le moins spontanée, voire loufoque, afin d'échapper à un interdit allemand au moment de l'occupation de l'île. L'occupant avait alors banni tout rassemblement après certaines heures sous peine de sanctions sévères. Les insulaires, comme tant d'autres sur le continent, étaient soumis à un rationnement strict, notamment en ce qui concernait la consommation de viande. De telles situations sont toujours source d'inventivité, de surcroît lorsqu'il est question de survie. L'immolation secrète d'un cochon, dont on aura su soustraire l'animal au recensement animalier auquel les forces d'occupation se prêtaient, sera ici le déclencheur de réunions dont le motif premier avait permis d'échapper aux sanctions, mais qui peu à peu épouse sa véritable raison d'être : les insulaires, après s'être repus, découvrent que *Les lettres* de Sénèque traduites du latin, qui la biographie d'un dénommé Charles Lamb, poète et essayiste anglais d'origine galloise du XIX^e siècle, qui l'*Anthologie Oxford de la poésie moderne, 1892-1935*, dont la sélection de poèmes a été laissée aux soins d'un certain Yeats, précisera l'heureux élu qui aura à rendre compte de sa lecture aux autres membres du cercle.

Au fil des lettres qu'échangent les insulaires avec Juliet Ashton, prend forme le véritable motif romanesque. Cette dernière, après avoir produit des billets humoristiques pour un quotidien londonien durant la guerre, est à la recherche d'un sujet pour son prochain livre. Ayant appris

que ses chroniques s'étaient retrouvées dans ce curieux cercle littéraire, elle veut en apprendre plus sur ces gens et sur la manière dont ils ont vécu les années de guerre. Il se dégage de ces échanges épistolaires un attachant portrait de l'entraide humaine en période de crise. N'était de l'humour, qui sauve ici la mise, l'étalage de bons sentiments porterait sans doute ombrage à l'éloge de la lecture qui se dégage de ce roman.

Jean-Paul Beaumier

Anne Wiazemsky
MON ENFANT DE BERLIN
Gallimard, Paris, 2009, 247 p. ; 32,95 \$

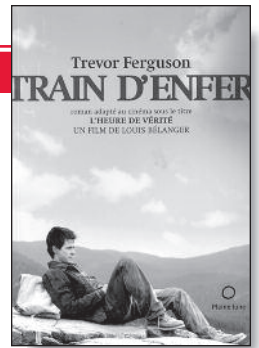
Dans cette biographie romancée, Anne Wiazemsky raconte les amours de ses parents, Claire Mauriac et Yvan, prince Wiazemsky, comte Levachov, surnommé Wia. Car l'auteure, petite-fille de François Mauriac, est bien... cette *enfant de Berlin*.

Berlin, 1945. Claire est ambulancière de campagne à la Croix-Rouge française, par devoir et par goût de l'aventure. Un peu aussi pour fuir sa famille bourgeoise, son illustre père, sa mère conformiste, ses frères et sœur omniprésents. La benjamine étouffe dans ce milieu si conventionnel. « Un peu intimidée, Claire s'installe dans le fauteuil réservé aux visiteurs. Son père l'observe en silence, avec un léger sourire énigmatique. »

Des tâches dures attendent pourtant la jeune Mauriac, mais elle y fait face. Dans les fours crématoires, elle ramasse les cendres de ses compatriotes assassinés. Elle travaille à libérer les « malgré-nous » détenus par les Soviétiques. Elle est généreuse avec l'ennemi défait. « Le jour où je suis allée chercher les corps des fusillés, je n'osais pas y aller tant j'avais peur d'en connaître un. »

Un côté léger aussi, d'enfant gâtée, étonnant à cette époque difficile de l'après-guerre. « Où trouver du vernis à ongle, un matériel de manucure ? » Pourtant, elle voit bien que « [l']Allemagne est un pays ruiné où tout manque : la nourriture, les logements, les vêtements ».

Comme dans un roman un peu fleur bleue, l'amour triomphe. Après avoir connu de nombreuses difficultés, Claire et Yvan se marient, sous la recommandation de Troyat, « un ex-Russe comme Wia, exilé comme Wia, naturalisé Français, toujours



Au nord de l'imaginaire

comme Wia ». Ils ont deux enfants, Anne, cette *enfant de Berlin* née en 1947, et Pierre dit Wiaz, le dessinateur né à Rome en 1949.

Fiction et témoignage, le récit biographique est riche du patrimoine épistolaire familial, telles les lettres de Claire à ses parents – « Chère adorable petite maman » – ou d'Yvan à ses imposants beaux-parents. *Mon enfant de Berlin* a été sélectionné pour le Renaudot 2009.

Michèle Bernard

Monique LaRue

L'ŒIL DE MARQUISE

Boréal, Montréal, 2009, 381 p. ; 28,50 \$

Monique LaRue a du cran. Après avoir traité de l'enseignement au cégep – en particulier celui de la littérature – dans *La gloire de Cassiodore* qui lui a d'ailleurs valu le prix du Gouverneur général 2002, la voilà qui traduit sous forme romanesque avec son tout récent titre, *L'œil de Marquise*, la très complexe problématique de notre identité nationale et son cortège de questions connexes.

De l'attentat à la bombe dans l'édifice abritant les bureaux de l'Impôt fédéral à Montréal en 1966 (dans la réalité, celui de la Bourse de Montréal) au projet annulé de reconstitution de la bataille des plaines d'Abraham en 2009 en passant par les deux référendums, le commentaire de Jacques Parizeau sur l'argent et le vote ethnique, le code de Hérouxville destiné aux immigrants et la Commission Bouchard-Taylor sur les accommodements raisonnables, Marquise observe la multitude de changements qui ont façonné le tissu social québécois malgré ou en raison des polémiques, frustrations, remises en question, désillusions, prises de position extrémistes et valse-hésitations de toutes sortes. Taisant ses propres idées, Marquise raconte, commente et tente de cerner les irrémédiables dissensions entre ses deux frères tout aussi opposés par leurs opinions politiques que par leur personnalité respective : l'aîné, Louis, sûr de lui et volontaire, un indépendantiste convaincu et parfois buté qui a flirté avec le terrorisme dans sa jeunesse, et le cadet Doris, solitaire, ombrageux et silencieux, obnubilé par le racisme et indifférent aux revendications des nationalistes. L'un comme l'autre seront cependant profondément transformés par

Le Nord est un lieu de défi, de recommencement, où chacun fait face à ses limites et à sa solitude. Dans ces lieux austères, perdus, hostiles, il est vital de puiser dans ses ressources pour affronter l'adversité qui ne manquera pas d'advenir. Il n'est guère étonnant que ce lieu vaste et imprécis, contrôlé que de biais par la civilisation technicienne, soit devenu pour les écrivains un espace imaginaire à investir, un univers fertile pour camper des intrigues qui y acquièrent une densité, une universalité du seul fait de placer des individus face aux éléments et à la présence pas toujours rassurante de leur semblable.

C'est ce qu'a fait Trevor Ferguson dans son roman *Train d'enfer*, que les éditions de la Pleine lune rééditent avec la sortie de son adaptation cinématographique. Martin Bishop est un adolescent orphelin qui s'engage sur un chantier voué à l'édification du chemin de fer du Grand Lac des Esclaves. Le jeune est responsable du livre de comptabilité, ce qui le met rapidement en conflit avec son supérieur autoritaire qui gère les fonds à son propre profit. Histoire à propos de l'éthique dans des situations extrêmes, où la dignité humaine est mise à mal par la soif d'argent et de pouvoir, le roman est marqué par des urgences en opposition. D'abord celle de la compagnie, qui impose une cadence infernale aux ouvriers exténués, puis celle de Martin, happé par la frénésie de se faire une place dans ce monde hostile et d'y acquérir un statut, celle enfin d'un récit écrit d'un seul souffle, qui ponctue le temps en accéléré, mais pas ses phrases. Chaque énoncé coule sans virgules, créant un torrent narratif où les coupures et les hésitations ne sont pas les bienvenues. Ce train d'enfer imposé à tous, lecteur compris, entraîne le drame : Martin est exclu du chantier, il doit vivre tel un vagabond dans la forêt menaçante avec les autres destitués. Cette société de marginaux, Martin, par sa vivacité d'esprit, doit la mettre à sa main et l'orienter vers sa liberté et la justice. Le défi du Nord est alors grandiose, mais relevé par la droiture de Martin, malgré les souillures qu'il doit se résigner à commettre pour maintenir ses idéaux.

Le roman de Ferguson additionne les aventures, les discours apocalyptiques, les descriptions lyriques du paysage afin de baliser la vieille confrontation entre l'idéalisme et le pragmatisme. Les outrances, les facilités, les péripéties rocambolesques sont fréquentes, mais le talent (capacité à camper les personnages, bon dosage entre action et description, dialogues savoureux, ambiguïtés bien placées) de conteur de Ferguson distille une joie de narrer qui lisse néanmoins ces aspérités.

Michel Nareau

Trevor Ferguson

TRAIN D'ENFER

Trad. de l'anglais par Ivan Steenhout

Pleine lune, Lachine, 2009, 303 p. ; 24,95 \$

les liens noués avec une foule de personnages au fil des décennies : Osler, voisin et ami de la famille Cardinal, pour qui l'« oppression » dont souffrent les Flamands en Belgique est similaire à celle des Canadiens français ; Virginia, première épouse de Louis, une artiste photographe anglophone de Westmount ; Salomon, le mari de Marquise, issu d'une famille juive

athée ; Carmen, une jeune femme d'origine mexicaine nostalgique de son pays natal qui aura un fils de sa brève liaison avec Doris et deviendra plus tard la compagne de Louis ; Noriko, amie d'origine japonaise de Doris qui deviendra le parrain de son fils ; et surtout Jimmy Graham dont le père concierge a trouvé la mort dans l'attentat aux bureaux de l'Impôt fédéral...



Avec une plume vigoureuse, Monique LaRue propose un roman très dense et rapide, aux ramifications qui frôlent parfois l'excès – l'épisode au Japon, le lien filial entre Marco Tremblay et Jimmy Graham et le destin de Salomon scellé par un jeune Amérindien – où le récit, voyageant entre présent et passé, traite avec audace d'un sujet infiniment sensible à travers de nombreux personnages. Trop peut-être ? En effet, les Louis, Doris, Virginia, Jimmy, Carmen et autres arrivent mal à vraiment nous toucher. Tout se passe comme si la complexité de leurs motivations et de leur personnalité s'évanouissait sous le poids de la thématique ; ils apparaissent ainsi comme des figures archétypales symbolisant les diverses positions qui s'affrontent au sein de la société québécoise sur cette vaste question de l'identité nationale. Néanmoins, *L'œil de Marquise* mérite amplement lecture ne serait-ce que pour cette audace et les questions qu'il véhicule auxquelles personne ne peut rester indifférent.

Linda Amyot

Philippe Besson
LA TRAHISON DE THOMAS SPENCER
 Julliard, Paris, 2009, 265 p. ; 29,95 \$

Il existe peu d'écritures aussi sensibles et déchirantes, aussi charnelles que celle du romancier Philippe Besson. Après le troublant *Un homme accidentel*, il nous propose maintenant *La trahison de Thomas Spencer*. Cette fois encore, Besson nous met en présence des désordres du désir et nous force à explorer les limites qu'un homme peut être conduit, par amour, par passion, à transgresser.

L'histoire est celle de l'amitié qui unit Paul Bruder et le narrateur Thomas Spencer. Amis d'enfance pour la vie, tendres complices d'adolescence, ils sont à bien des égards *tout* l'un pour l'autre : l'épaule où pleurer, la main à retenir, les lèvres auxquelles se pendre. Ensemble, ils partagent le désœuvrement des jours d'été, l'appel des grands espaces à découvrir, les inoubliables frissons de toutes ces grandes premières

qui feront plus tard de la jeunesse le plus insoutenable des deuils à porter. La force première de Besson – et pas seulement dans ce livre-ci –, c'est de toujours parvenir à maintenir à portée de main, à flanc de caresse, cette étrange et secrète profondeur de toute amitié : le désir. Car il n'y a pas d'amitié véritable, pas d'intimité sans un immense et insatiable attrait pour le corps de l'autre, et ce, quel que soit son sexe. En effet, ce que nous aimons chez les êtres que nous aimons, n'est-ce pas d'abord leur corps qui nous le donne à aimer ? Un froncement de sourcils dans la lumière trop crue, une veine saillante sur l'avant-bras, un certain drame dans le regard, une douce retenue dans la voix ?

Or, en embrassant ces rencontres importantes, marquantes, c'est la vie que nous embrassons, la vie dans ce qu'elle a de plus inattendu, de plus surprenant, de plus saisissant. C'est la vie entière, celle-là même qui aura tôt fait de se charger de nous pousser vers d'autres rencontres. Et c'est là que se jouera le drame de Thomas Spencer : aimer Claire MacMullen. L'aimer au risque d'anéantir son meilleur ami. Que choisir entre honorer les serments passés et céder aux promesses d'avenir ? Refuser la passion amoureuse par fidélité amicale, est-ce alors trahir le mouvement même de la vie, la raison même de la chair ? Une chose est certaine : quelqu'un perdra, quelqu'un souffrira à mort, quelqu'un s'en voudra à mort. Et, pire que des blessures, les traces de toute cette histoire seront de véritables trous, d'atroces vides, de terribles béances où sombrer sans merci.

Le roman de Besson, sous un récit tout simple, cache de grandes hantises : ne sommes-nous pas tous, chacun d'entre nous, du seul fait d'appartenir au vivant, donc au

<p>Guérin Montréal Toronto</p> <p>Cette nouvelle publication est une version révisée, augmentée et mise à jour du Dictionnaire des cooccurrences. Elle comporte 5000 entrées, soit 800 de plus que le <i>Dictionnaire des cooccurrences</i>, ainsi qu'un plus grand nombre d'adjectifs, de verbes et de locutions verbales pour chaque entrée.</p> <p>4501, rue Drolet Montréal (Québec) H2T 2G2 Téléphone: 514-842-3481 Télécopie: 514-842-4923 Courriel: francel@guerin-editeur.qc.ca Internet: http://www.guerin-editeur.qc.ca</p>		<p>Le GRAND DICTIONNAIRE des COOCCURRENCES</p> <p><i>Beauchesne et filles</i> ISBN 978-2-7601-7102-2 800 pages</p>
--	--	---

mouvant, voués à trahir ? Ne sommes-nous pas tous à la fois et le pire et le meilleur, l'un et l'autre de surcroît impossibles à dépar-tager ? Lequel d'entre nous peut affirmer n'être pas fait de mille bévues et de mille ratés, de mauvaises décisions et de choix dou-teux, de bonheurs massacrés et de désastres encore lancinants ? Et surtout lequel peut dire si l'on se remet un jour d'avoir déçu ?

Alexandre Lizotte

Hubert Mingarelli

LA PROMESSE

Seuil, Paris, 2009, 138 p. ; 24,95 \$

Hubert Mingarelli est l'auteur d'une œuvre discrète mais estimée, comptant à ce jour quinze romans, dont un prix Médicis (*Quatre soldats*, 2003) et cinq titres parus dans des collections dédiées à la jeunesse. D'inspiration autobiographique, *La promesse* promène un regard ému sur l'amitié masculine et la relation d'un père et son fils.

Dans ce petit roman aux allures de longue nouvelle, deux récits s'entrecroisent. D'une part, le narrateur décrit une journée dans la vie de Fedia. Contrairement à ses habitudes, Fedia est allé naviguer sans emmener son fils Sachs. Autre fait inhabituel, il est parti muni d'une petite boîte contenant des cendres et réveillant le souvenir d'un lien brisé. Le récit de cette journée est entrecoupé de retours en arrière, jusqu'à l'époque où, longtemps aupa-ravant, naissait l'amitié de Fedia et de Vassili. Apprentis matelots dans une école de méca-nique navale, les deux jeunes gens se sont promis de ne jamais se perdre. À l'école de la flotte, la vie n'était pas gaie, l'établisse-ment appliquant une structure militaire. Les deux amis s'en évadaient en allant voir la lune se mirer sur la Baltique, en fumant

du haschisch, en fabriquant un avion ou en rassemblant leurs économies pour rendre visite aux « Polonaises » (des prostituées).

Chez Mingarelli, ni les phrases ni les émotions ne sont compliquées. Son écriture, désarmante de simplicité, n'en parvient pas moins, à force de traits sobres, d'ellipses et de non-dits, à soulever une vaste émo-tion en son lecteur. On verra le petit Sachs faire trois rêves et trois cauchemars, et son père tenter de le consoler avec du melon d'eau ; Fedia faire traverser la rivière à un mystérieux vieillard ou boire du café dans un thermos. Êtres et événements ont des contours peu finis ; on n'en sait pas plus que ce qu'il y a à en savoir. Tout le charme de Mingarelli vient de cette expressive réserve.

Patrick Bergeron

Michèle Matteau

DU CHAOS POUR UNE ÉTOILE

L'Interligne, Ottawa, 2009,

256 p. ; 19,95 \$

La vie passe-t-elle par Villery Station, ce petit village de 112 habitants de l'est de l'Ontario ? À en croire Florence, l'héroïne du roman *Du chaos pour une étoile* de Michèle Matteau (*L'Interligne*), on peut en déduire que oui. Du moins une certaine renaissance. Revenant de nuit de chez des amis chez qui elle a fêté ses 53 ans, contrainte de prendre une déviation, elle se perd dans l'épais brouillard et se retrouve, en panne qui plus est, dans ce restant de village qu'elle quitte au matin sans volonté d'y retourner.

Mais cette recherchiste à Radio-Canada Ottawa vit une crise existentielle née en partie à cause de l'insatisfaction que lui procure son travail (une critique sévère, mais méritée de RC), et de la solitude qu'elle

ressent depuis sa séparation. La crise de la cinquantaine. Pourquoi pas un congé d'un an ? Pourquoi pas à Villerey où elle loue la maison qui abritait le Café Villerey.

Parallèlement, l'instituteur à la retraite, Léandre Arcand, observe minutieusement les quelques mouvements qui animent son vil-lage. L'arrivée de l'étrangère suscite de nom-breux remous, ce qu'il s'empresse de noter.

Fragile dans ce qu'elle est, Florence a toujours obéi à ce que les autres décidaient pour elle et son installation à Villerey ne change pas cette attitude. Installée dans un café fermé, elle succombe à la pression de le rouvrir, devenant ainsi restauratrice malgré elle, ce qui lui permet de découvrir les habitants dont certains lui apportent une façon plus simple et plus saine de voir le monde et de se voir. Étape transitoire vers une plus grande autonomie : à la fin de l'été, elle ferme le restaurant, et quand vient le temps de retourner à son travail, elle sait qu'elle n'aura plus à se prouver, ni à plaire à tout prix, mais à tout simplement être ce qu'elle est. Et puis, peut-être y a-t-il un avenir entre elle et Léandre...

Du chaos pour une étoile se construit autour de Florence et de Léandre dans une alternance de chapitres aux tonalités diffé-rentes. Écrits à la première personne, ceux de Florence évoquent un journal personnel, tandis que ceux de Léandre entremêlent journal personnel et narration omnisciente. Ce jeu de formes dynamise la lecture et per-met de mieux saisir la façon dont les deux personnages font face à ce qu'ils vivent.

Sans être une grande œuvre, ce roman, habité d'un rythme vif et à la construction intéressante, est charmant par l'évocation de la vie de ce village et sympathique par la façon dont sont mis en scène les personnages.

David Lonergan



Photo: © Joanne Dorion

144 pages • 19,95 \$
Dans toutes les librairies.

L'ÉTREINTE DES VENTS

Un récit d'Hélène Dorion

« Un récit comme on n'en a jamais lu. [...] On la voit quitter la rive, aller au fond, chercher loin, très loin, et remonter, avec ses questions. Ses questions qu'elle nous renvoie, qu'elle s'applique à transporter dans la vie, dans notre vie. Un livre miroir, *L'étreinte des vents*. Une main tendue. »

– Danielle Laurin, *Le Devoir*

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

Université
de Montréal